



Grande fête à Saint-François

Le 60^e de Gonzague et Irène

Par Jean-Pierre Lamonde

Le samedi 10 octobre dernier, Irène Cloutier et Gonzague Lamonde de Saint-François fêtaient leur 60^e anniversaire de mariage. Ce serait plus juste de dire que les enfants d'Irène et de Gonzague avaient organisé une grande fête pour le 60^e anniversaire de leurs parents. Pour ce, ils avaient invité environ 150 personnes des familles Cloutier et Lamonde, alors que Gonzague avait donné son consentement pour une rencontre intime, de famille. Mais la famille est si grande. S'ajoutaient le député de Montmagny-L'Islet à l'Assemblée nationale, Norbert Morin, avec qui Gonzague a travaillé alors que ce dernier était maire de Saint-François, aussi les responsables municipaux et quelques amis triés sur le volet.

Le tout a commencé par une messe en l'église historique de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud où le couple s'est marié il y a 60 ans. Fernande à Gonzague a pris



Photo : Jean-Marc Lamonde

Gonzague et Irène fêtent leur 60^e anniversaire.

le temps au début de la messe de faire un rappel de cette grande journée d'il y a 60 ans. Les jubilaires ont renouvelé solennellement leurs engagements haut et fort devant l'abbé Jacques Simard, originaire de Saint-François. L'abbé a prononcé son homélie du haut de la chaire, pour rappeler l'époque des jeunes mariés. Après la cérémonie, le cortège de voitures a emprunté un circuit conduisant d'abord à la maison qui était celle des parents d'Irène, ensuite passage par le chemin de la Rivière-du-Sud, et descente par la montée de la Rivière-du-Sud, puis direction Centre des Loisirs

de Saint-François où se tiendraient le repas et la soirée.

Ce fut un repas de haut niveau, et la soirée tout autant. Cette dernière fut animée par les enfants et petits-enfants du couple. Deux écrans supportaient les douzaines de photos anciennes de la famille, que l'ordinateur faisant défiler. Évocation de nombreux souvenirs de famille, taquineries concernant Irène et Gonzague, nombreux éloges surtout. Ce fut une très belle soirée de noces, 60 ans plus tard, d'un couple radieux et rassembleur. On pourra voir plusieurs photos sur le site www.famillelamonde.com



Photo : Jean-Marc Lamonde

Irène et Gonzague s'appêtant à monter dans une Excelsior 1937



Mot du président

Par Jean-Pierre Lamonde

Nous voilà à nouveau avec le bulletin de novembre. Il sent un peu la fin de l'année. Vous avez vu en page couverture que nous soulignons à notre façon un grand anniversaire de mariage, le 60^e d'Irène et Gonzague Lamonde (à Antonio) de Saint-François. Une foule a assisté aux cérémonies de ce couple qui compte beaucoup dans la grande famille. Le lendemain, le comité de l'Association

s'est réuni pour une petite réunion à Saint-Charles. Dans ce numéro, nous avons fait une place honorable à la famille de Gérard Lamonde (à Émile). Chacun des enfants y est présenté avec les siens. Si sœur Élizabeth (à Émile) a fêté ses 98 ans, sa sœur Yvonne a quitté notre monde, elle que nous fêtons il n'y a pas si longtemps. Nous avons puisé dans plusieurs publications des

extraits que nous vous présentons dans ce bulletin : un texte de Lionel Lamonde à propos de son père Arthur (à Cléophas), un d'Anne-Marie Lamonde (à Evariste) à propos d'Auguste, puis un extrait d'un livre publié récemment à propos du patrimoine de Bellechasse et dont je suis un des auteurs avec mon épouse Gisèle.

Bonne lecture et joyeuses fêtes.

Nos livres de mémoire

Par Pierre Lamonde

L'autre jour, je furetais à la Grande Bibliothèque de Montréal, ce lumineux édifice du centre-ville qui abrite aussi une partie des archives nationales. J'ai constaté avec fierté que les deux volumes qui ont trait à notre famille, soit **La famille Lamonde, Histoire et généalogie**, ainsi que les **Portraits de Lamonde**, figureraient dignement sur les rayons de la « Collection patrimoniale du Québec ». Une section spéciale de la bibliothèque comprenant les documents publiés au Québec et reçus en dépôt légal lors de leur publication.

Nos deux bouquins s'y trouvent. On les a parés joliment d'une

couverture cartonnée solide mettant en valeur leurs illustrations colorées. Des ouvrages prêts à résister au temps, pour la suite du monde. (Plus durables que les productions de l'informatique ? Peut-être.) En belle compagnie, en tout cas, parmi les oeuvres de la nation. Tel un mémorial des gestes et des gens dont le Québec tient à garder le souvenir. Nos parents y demeurent présents, et pour longtemps encore.

Nous de la grande famille Lamonde pouvons en éprouver quelque fierté, vous ne trouvez pas ?



Association des familles Lamonde
13, 2^e rue Est,
Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud (QC)
G0R 3A0
Tél. : 418 259-2023
Courriel : info@famillelamonde.com
Site Internet : www.famillelamonde.com

Conseil d'administration
de l'Association
Jean-Pierre Lamonde, président
Gonzague Lamonde, vice-président
Philippe Lamonde, trésorier
Gertrude Lamonde, secrétaire
Diane Lamonde, administratrice
Jeannine Lamonde, administratrice
André Lamonde, administrateur
Pierre Lamonde, administrateur
Jean-Paul Lamonde, administrateur
Conrad Gaulin, administrateur

Équipe de production du bulletin :
Pierre, André et Jean-Pierre Lamonde

Conception graphique
Yvan Roy (yvanroy@deryste.com)

Impression
Imprimerie P.A. Morin St-Anselme.
Tirage : 250 copies.

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada.
ISSN 1920-7875

Toute reproduction complète ou partielle du contenu est strictement interdite à moins d'une autorisation écrite de l'éditeur. Les articles publiés dans le bulletin de l'Association des familles Lamonde sont sous la responsabilité des auteurs; la direction ne partage pas nécessairement les opinions émises.

SOMMAIRE

Soeurs Élizabeth et Yvonne Lamonde	3
Mes plus anciens souvenirs sur la mort	4
Famille de Gérard (à Émile)	6
Arthur Lamonde (1899-1966)	8
Florence Guay, institutrice à 16 ans	10
L'histoire d'Auguste	11
Patrimoine religieux de Bellechasse	12

Sœur Elizabeth Lamonde, o.p. fête ses 98 ans !

Par Yvonne Lamonde (à Édouard)

Nos félicitations les plus sincères à la doyenne de la grande famille Lamonde. Nièces et neveux, nous voulons l'entourer pour cet événement, d'autant plus que sa dernière sœur, S. Yvonne, cnd, est décédée il y a un mois seulement (le 7 juin 2009). Nous savons qu'elle doit se sentir maintenant bien seule, mais elle ne se plaint pas.

Nous avons été nombreux, des enfants d'Édouard, d'Évariste, de Gérard et de Marguerite, à souligner cet anniversaire dans la joie. Notre tante nous a accueillis chez elle, au Pavillon Saint-Dominique, sur le boulevard René-Lévesque à Québec. Elle fait partie de la grande famille

Dominicaine.

Des gâteries du « terroir » lui ont été offertes : fraises de saison, sirop d'érable, sucre à la crème, toutes choses que notre tante apprécie grandement. Elle a encore le bec sucré, croyez-moi.

Cet après-midi fut également l'occasion de belles rencontres entre cousines et cousins, heureux de fraterniser dans une circonstance joyeuse, autour de notre doyenne. Sœur Élizabéth est la dernière à tenir le flambeau de la famille d'Émile. Encore



Photo : Martial Giroux

Participaient à l'anniversaire de sœur Élizabéth, de gauche à droite, Nicole, Marcel, Yvonne, Fernand, Anne-Marie, Lise, Gisèle et Jean-Pierre.

souple pour entrer et sortir de l'auto, encore lucide pour raconter des anecdotes d'autrefois, avec un bon sens de l'humour, elle nous a intéressés par ses propos diversifiés.

En ce jour du 8 juillet 2009

Sœur Yvonne Lamonde, 1912-2009

Anne-Marie Lamonde Bonneau

Le 7 juin 2009, à l'âge de 96 ans décédait tante Yvonne (à Émile) Lamonde. Au printemps, des problèmes de santé l'avaient contrainte à l'hospitalisation, puis à un séjour prolongé à l'infirmerie de l'Accueil Marguerite Bourgeoys où elle résidait. Contre toute attente, les bons soins, et sans doute sa détermination, avaient eu pour un temps raison de la maladie. Ainsi, elle avait le bonheur tant souhaité de célébrer le 31 mai dernier, ses soixante-dix ans de vie religieuse. Hélas, quelques jours plus tard, il fallait se rendre à l'évidence, son état de santé s'était de nouveau détérioré. Accompagnée de soins palliatifs et entourée de l'affection de ses sœurs, elle s'est étein-

te doucement.

Une courte exposition au complexe funéraire Néré Tremblay a permis aux membres de sa famille et de sa communauté de la revoir une dernière fois et d'échanger marques de sympathie et d'amitié. Tante Élizabéth (presque 98 ans) accompagnée de ses neveux et nièces a trouvé la force d'être là malgré sa peine et son grand âge. Sœur Lucie

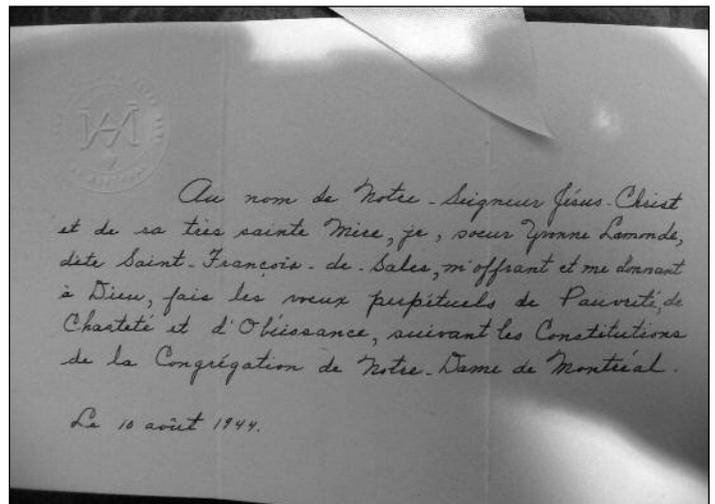


Photo : J.-P. Lamonde

Près du cercueil de sœur Yvonne, on avait mis le texte de ses vœux perpétuels faits en août 1944.

Blondeau, supérieure de l'Accueil et sœur Rose Bédard, son amie attentive et dévouée, ont tenu à lui rendre un hommage d'admiration et d'affection qualifiant

Suite page 5 ►

Mes plus anciens souvenirs sur la mort

Par Jean-Pierre Lamonde

J'ai l'âge d'avoir de nombreux souvenirs, et je ne me prive pas pour les raconter et même en accumuler de nouveaux. En fait, mes premiers souvenirs sur la mort ne sont pas les miens, mais ceux de mon père Édouard, homme de tradition orale qui transmettait les souvenirs que ses parents lui avaient transmis. Sa sœur Élisabeth, de la même tradition, nous rappelait récemment l'émotion ressentie lorsque ses grands-parents Urbain et Julie sont décédés, à deux jours d'intervalle, en janvier 1916. En entrant dans la pièce, alors qu'elle n'avait pas six ans, elle se souvient d'avoir vu les grands-parents installés chacun dans leur coin du salon sur de larges planches posées sur des tréteaux. Les corps étaient recouverts d'un drap blanc et un linge était posé sur le visage. Pour voir le visage, le visiteur soulevait le voile et le remettait en place.

Né bien avant l'électrification rurale, mon père avait développé la peur des morts, la peur des esprits dans le noir de la nuit. Il en fut guéri lorsqu'il perdit son propre père Émile à l'âge de dix-sept ans. À cette époque là, encore, la famille faisait la toilette mortuaire, habillait le défunt dans un beau vêtement et le déposait sur trois planches épaisses posées sur des tréteaux, lesquelles étaient recouvertes d'un drap blanc. De là l'expression : un tel est sur les planches. Un cercueil était fabriqué par le menuisier du village en bon bois recouvert d'un drap noir et le corps y était déposé pour le départ vers l'église et le cimetière



Photo Liette Gilbert

Grand catafalque de l'église de Saint-Joseph-de-Beauce, récemment restauré, qu'on installait près de la balustrade lors des Services de 1re classe.

par la suite.

Dans la longue prière du soir en famille, ma mère Eugénie avait une invocation tirée de la litanie des saints et qui disait : « Délivrez-nous de toute mort subite et imprévue, protégez-nous de l'eau, des voleurs, des tempêtes et des tremblements de terre ». À part quelques bonnes poudreries du nord-est, elle fut protégée de tous ces fléaux, sauf qu'à l'âge de 95 ans, trouvant le temps bien long, elle regrettait quelque peu d'avoir été épargnée de la mort subite.

Alors que j'avais environ huit ans, un vieil homme décéda au village et, au retour de l'école l'après-midi, j'osai aller faire ma prière à ce disparu que je connaissais pour l'avoir vu se bercer sur sa grande galerie. Il me semblait très vieux et peut-être n'avait-il que soixante-cinq ans. Ce qui piquait sans doute ma

curiosité, c'est qu'on avait rapporté que le bonhomme n'était pas embaumé. Aussi, en juin, cela peut causer des soucis. Toujours est-il que j'entrai dans la chambre mortuaire où gisait le défunt, mains croisées sur l'abdomen et semblant dormir du sommeil du juste. Le problème est que ça sentait! Il y avait là abondance de plantes et de fleurs et bien qu'on soit avant l'ère des vaporisateurs, c'était fort parfumé. Je n'arrivais pas à savoir ce qui sentait le plus fort ou le plus mauvais. Je détaï de là après un ave ou deux.

Dans le mois de janvier de l'année qui suivit, je perdis ma grand-mère paternelle, Rose-Anna. C'est une grand-mère que j'aimais et que je visitais souvent, car nous étions voisins. La dépouille fut confiée à la Maison funéraire et elle nous revint en « snow » et dans un beau cercueil. En 1950 à la campagne, l'exposi-

Suite page 5 ►

Mes plus anciens souvenirs sur la mort *(suite)*

tion du défunt se faisait à la maison. La Maison funéraire L.N. apportait à la résidence tout l'attirail nécessaire : les tréteaux pour y déposer le cercueil, les tentures aux murs et aux fenêtres, un grand crucifix, des lampes à chaque bout du cercueil, un agenouilloir...et je ne sais plus. Je fus frappé de voir ma grand-mère allongée ainsi avec sa belle robe, les mains jointes sur un chapelet. Dans les heures qui suivirent, la parenté fort nombreuse s'amena pour prier la défunte, puis ce furent les paroissiens. Mon père passait la soirée au salon à échanger à voix basse avec ses innombrables cousins et à recevoir les condoléances. J'aimais rester près d'eux à écouter sans intervenir. Les hommes se rappelaient des souvenirs de la défunte et du temps passé et finissaient par aborder la dureté de la saison et la difficulté de finir les bûchages et de transporter le bois. Aux demi-heures environ, une tante

amorçait la récitation d'un chapelet suivi de maintes invocations. C'était la partie ennuyante de la soirée.

Vint le jour de la grande séparation et des funérailles de grand-maman. Le cercueil fut placé dans un corbillard traîné sur la neige par les chevaux. Nous étions un peu loin de l'église de sorte que personne ne « marcha le corps », ce qui voulait dire suivre à pied derrière le corbillard. Arrivé à proximité de l'église toutefois, le cortège se constitua et la foule entra lentement et longuement dans l'église qui devint pleine à craquer parce que ma grand-mère était une personne respectable et respectée dans la paroisse. Les fenêtres de l'église avaient été masquées de longues tentures noires, le bedeau avait suspendu à la voûte du chœur les banderoles noires, de sorte que lorsque les chantres entonnèrent lugubrement le chant « Dies irae dies illa, solvet

saelum in favilla... » soit : « Jour de colère, ce jour-là réduira le monde en poussière... Quelle terreur nous saisira, lorsque le juge apparaîtra pour tout scruter avec rigueur ! » Il fallait être bien constitué pour ne pas céder à la panique. Toute personne sensée se devait donc de faire tout son possible pour ne pas avoir à subir un jour les foudres du grand juge. Mais, revenus à l'extérieur, au soleil, l'émotion se dissipait et la vie reprenait.

La semaine suivante parut comme à l'accoutumée le journal régional. Les funérailles de ma grand-mère y étaient décrites et les membres de la famille nommés un par un. Ma célébrité n'était pas bien grande, mais mon nom figurait dans le journal. Je ne voyais que le mien. Les mois qui suivirent, toute la famille dut porter le noir, soit une robe, soit un complet ou simplement une cravate.

Sœur Yvonne Lamonde, 1912-2009 *(suite de la page 3)*

tante Yvonne de femme exceptionnelle. Au nom des neveux et nièces, Yvonne (à Édouard), particulièrement proche de notre tante depuis des années, a rappelé sa clarté d'esprit et sa détermination, qualités stimulantes pour nous tous à la retraite. Une courte Célébration de la Parole a suivi.

Les funérailles ont été célébrées par l'aumônier de l'Accueil, le Père Yvon Daigneault, S.S.S. à l'église Saint-Sacrement. Référant à sa biographie (Portraits de

Lamonde), il a voulu souligner un trait révélateur de la personnalité de notre tante. « Jeune novice, lorsqu'elle s'ennuyait, les vitres étant givrées, elle montait à l'étage des dortoirs aux vitres claires pour voir la lumière et le tourbillon de la ville». Elle savait, dit-il, que toute sa vie il faudrait monter vers les étages aux vitres claires pour contempler la lumière: c'est-à-dire pratiquer son art avec entêtement, utiliser toutes les ressources de son talent, avec l'audace de tout recommen-

cer...Il fallait aller plus haut, trouver le lieu qui donnait accès à la beauté, à la clarté, à la joie..."

Après les funérailles et l'enterrement au cimetière Belmont, nous nous sommes de nouveau réunis avec tante Élisabeth au Complexe funéraire, à l'invitation des sœurs de la Congrégation. Autour d'un café et d'un goûter réconfortant, nous avons continué d'échanger en compagnie de personnes qui l'ont connue et aimée.

Famille de Gérard (à Émile)

En 1939, Gérard Lamonde, fils cadet d'Émile et de Rose-Anna Blais, a épousé Isabelle Martin à Saint-Denis-de-Kamouraska. Leurs sept enfants y sont nés.

Jean-Paul (né en 1940)



Jean-Paul et Céline Lamonde

Jean-Paul a fait son cours classique au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Il a étudié la chimie à l'Université Laval et à l'Université de Montréal.

Il a d'abord travaillé dans l'industrie chimique à Montréal, mais à partir de 1970, il a œuvré dans le secteur des pâtes et papiers, dont 18 ans à Québec, puis à Alma et de nouveau à Montréal. Sa carrière a débuté dans le développement de produits et de procédés. Ont suivi des responsabilités techniques, de service à la clientèle, de production et de direction d'usine. Ce parcours a permis de fréquents voyages au pays et à l'étranger.

Jean-Paul est marié depuis 1970 à Céline Ferland, enseignante. Ils vivent maintenant à Longueuil. Le couple a de multiples intérêts, principalement familiaux et culturels. Céline s'implique aussi dans le secours animal. Heureusement, la santé permet au couple une retraite pleine d'activités.

Marcel (né en 1941)



Marcel Lamonde

Après son cours classique au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Marcel est entré au Grand Séminaire de Québec. Il a été ordonné prêtre pour le diocèse de Sainte-Anne en 1966.

Les 25 années suivantes, il est professeur au Collège, principalement de physique, suite à un bac en physique obtenu à l'Université Laval en 1970. Entre-temps, il s'implique aussi dans le programme de technologie physique au Cegep de La Pocatière et dans une entreprise d'électronique, tout en assumant du ministère pastoral, surtout au Lac Trois-Saumons.

Depuis 1991, il a charge de ministère à plein temps, successivement à Saint-Eugène et à Saint-Jean-Port-Joli, puis à La Pocatière et à Saint-Onésime. Il agit aussi comme consultant technique dans le diocèse et au Collège de Sainte-Anne.

René (né en 1942)



René et Francis Lamonde, Monique Vanasse

René entre au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière en 1955 pour des études classiques. Il poursuit à l'Université Laval où il décroche un diplôme en ingénierie en 1967.

Il fait carrière à Montréal dans le domaine de la pétrochimie, à des postes d'ingénieur d'usine et de direction, pour finalement se consacrer à la consultation en ingénierie.

Entre-temps, il épouse en 1972 une enseignante, Monique Vanasse. Ils habitent depuis à Saint-Bruno-de-Montarville. De cette union naît leur fils Francis en 1976. Francis a étudié aux HEC et travaille comme analyste financier depuis 2005. Il vit présentement à Boucherville.

Les activités professionnelles et les vacances en famille les ont amenés à voyager au pays et à l'étranger. Quant aux loisirs, ils aiment pratiquer le vélo, le ski et la marche. À cela s'ajoutent la rénovation, la décoration et l'horticulture. Ils apprécient également la musique et la lecture.

Nicole (née en 1943)



Nicole Lamonde

Nicole a fait son secondaire au Couvent de Saint-François. Elle est diplômée de l'École Normale de Saint-Pascal. Au fil des ans, elle a complété sa formation par de nombreux cours professionnels.

Toute sa carrière, de 1964 à 1997, elle a été professeure de mathématiques au secondaire. Elle a enseigné à Montmagny puis à Saint-Hyacinthe, mais surtout à Mont-Saint-Hilaire. Même à la retraite, elle n'a pas perdu son goût des chiffres. Elle habite maintenant à Boucherville.

Pendant de nombreuses années, Nicole a vécu avec notre mère à Saint-Denis, d'abord au cours des vacances d'été seulement, puis à plein temps à partir de 2003. C'est ainsi que notre mère a pu demeurer à la maison jusqu'à l'âge de 91 ans malgré des ennuis de santé et qu'en retour Nicole a hérité de son souci de la famille.

Réal (né en 1944)

Après avoir travaillé trois ans en usine à Rivière-du-Loup, Réal s'est établi à Québec. Il a d'abord été 17 ans camionneur, ensuite deux ans à titre de gérant de dépanneur et il fut bedeau durant

neuf ans. Depuis maintenant onze ans, il œuvre dans l'entretien d'édifices publics.

Il s'est marié à Jeannine Martin en 1974. Jeannine fait car-



Famille de Réal Lamonde.

De gauche à droite : Bernard, Réal, Janine et Mélanie

rière comme secrétaire médicale. Ils ont deux enfants : Mélanie, née en 1977 également secrétaire médicale à Québec depuis 1996. Avec son conjoint, Roch Simard, ils vivent à l'Île-d'Orléans. Mélanie et Roch sont les parents de Maëlle, née en 2007. Bernard, né en 1982, est le deuxième enfant de Réal et Jeannine. Bernard détient une maîtrise en économie de l'Université Laval et travaille à Québec. Il habite Charlesbourg avec sa conjointe, Geneviève Boiteau. Ils viennent d'avoir un fils, Édouard, né en 2009. Réal et Jeannine sont très disponibles pour leur famille, mais sans négliger la maison et le jardin.

Fernand (né en 1946)

Fernand a d'abord travaillé comme commis de mercerie à La Pocatière et d'animaleries dans la région de Québec. De 1975 à 2006, il a été chauffeur d'autobus interurbains. Il vit à Québec.

Il a trois enfants : Catherine, née en 1981, diplômée (2007) en Relations industrielles de l'Université Laval. Elle travaille depuis à Montréal. Jean, né en 1987, et Marie, née en 1989, sont



Fernand et ses enfants.

De gauche à droite : Catherine, Marie et Jean, puis Fernand à l'arrière.

encore aux études.

Fernand est sociable, bon vivant, attentionné pour ses enfants.

Hervé (né en 1947)

Hervé a fait son cours classique au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et son cours de notariat à l'Université Laval. Il a été reçu notaire en 1972.



Hervé Lamonde

Il exerce depuis cette date à son bureau de Saint-Pascal. Sa fidèle clientèle reconnaît sa grande disponibilité et son expertise. Même si Hervé est fort dédié à sa profession, il est aussi un pince-sans-rire au grand cœur.

Arthur Lamonde (1899-1966)

Lionel Lamonde, fils d'Arthur et Jeanne Garant, se décida un jour à effectuer une recherche sur la vie de ses parents et publia un document de 132 pages intitulé Des mains habiles. Un récit fort bien écrit et bien conduit. Un bel hommage à ses parents et à sa famille. Les souvenirs ne sont-ils pas faits pour être partagés, et c'est ce qu'il a fait en 1997, avec l'aide de quelques proches. Avec sa permission, nous reproduisons dans ce bulletin quelques passages pris çà et là concernant Arthur, menuisier charpentier ayant beaucoup « chef-d'œuvre » à Saint-François, et poursuivrons avec Jeanne dans un prochain numéro. Merci Lionel.

L'année où ce fut publié

La maison paternelle

Arthur Lamonde, fils de Cléophas et de Laure Létourneau, est né à Saint-François-de-Montmagny le 15 avril 1899, dans la maison aujourd'hui habitée par Conrad. Dans cette maison ancestrale ont vécu et sont décédés les grands-parents Urbain Lamonde et Julie Buteau. Circonstances assez inusitées, Urbain et Julie, assistés des soins de leur fille Ludivine, sont décédés à quelque deux jours de distance et ont été exposés ensemble dans cette maison et ont eu les mêmes funérailles dans l'église paroissiale. Ludivine, aux morts de ses parents, est devenue propriétaire de la maison familiale, maison qu'elle a entretenue et dont les deux logements ont été le plus souvent occupés par des locataires. Après avoir accompagné son frère Onésime comme gouvernante de presbytère, au décès du curé, elle se retrouvait sans cure, sans toit et sans fonction. Ou plutôt, elle possédait un toit, mais ne pouvait demeurer seule, elle recherchait un neveu à qui elle léguerait sa maison avec la charge de l'héberger sa vie durant. La plupart des neveux rivaux à leur ferme ne pouvaient se prêter aux conditions de la tante.

Seul Arthur semblait présenter la condition idéale : un tout petit déménagement sans préjudice à son emploi. Il faut dire que l'idée ne déplaissait pas à Arthur : il pouvait devenir propriétaire du bien familial, le berceau de sa naissance, à un prix d'aubaine. Mais Jeanne devina que le prix à payer serait élevé en tracas et soucis... la tante étant réputée experte en tracasseries. Jeanne tergiversa un an puis elle céda, m'affirmant dans une lettre que « c'était pour faire plaisir à ton père ». Le 10 juin 1947 débuta la cohabitation d'Arthur et de sa famille avec la tante Ludivine. En ramassant nos pénates le jour du déménagement, je fus témoin que maman versa des larmes. En peu de temps, ses craintes allaient se confirmer : la tante Ludivine était non seulement experte en tracasseries, mais championne toutes catégories en ce domaine.

Ses nombreuses habiletés

Cordonnier à ses heures : En bon artisan habile, papa maîtri-

sait le travail du cuir comme son père, ainsi que nous l'apprennent les mémoires de l'oncle Robert. Il s'était fait un vrai banc de cordonnier, aussi « professionnel » que celui qu'on pouvait voir chez monsieur Adélarde Lamontagne, maître cordonnier du village. Un couteau toujours bien aiguisé, des alènes, le nécessaire à ligneul, des clous et des formes pour chaussures se trouvaient à sa disposition. Les jours de tempête d'hiver, il s'installait à la fenêtre de la cuisine et réparait des attelages, confectionnait des bottes genre mocassins. J'ai particulièrement admiré les traits qu'il fabriquait aux coutures solides et régulières. Un de ces jours de tempête, il m'avait gratifié d'une jolie petite paire de godasses que je portais fièrement dans la maison.

Un saigneur dans son village : Son habileté et sa main sûre lui ont valu aussi d'être un des saigneurs du village. Les boucheries réunissaient parfois plusieurs voisins; c'était toujours à Arthur



Photo : Arthur Lamonde et Jeanne Garant, vers 1924, photo tirée de *Des mains habiles, Jeanne Garant et Arthur Lamonde, Lionel Lamonde, 1997, 132 p.*

qu'on confiait la tâche de saigner les porcs. Sa « seigneurie » ne lui a jamais rapporté de rentes; il recueillait cependant le prestige d'être un homme adroit et serviable. Son grand couteau de boucherie toujours bien tranchant, il le sortait comme pour un nécessaire rituel saisonnier.

Maître tailleur de glace : Les corvées saisonnières ne manquaient pas. Une clientèle régulière lui confiait son approvisionnement en glace. Cette tâche était assez pénible parce qu'elle se présentait aux temps de grands froids, généralement après les fêtes, en janvier, quand la glace était à son plus épais. Muni de son « godendart à glace », il s'installait sur la rivière aux endroits les plus propices et taillait de gros cubes de glace qu'on voyait passer dans le village et que les destinataires entreposaient dans le bran de scie. Je me souviens que madame Proculus Martineau avait toujours recours à papa pour s'assurer sa réserve de glace.

Opérateur de la batteuse : L'automne, c'était la saison des battages. Papa opérait « la batteuse de trèfle » située à l'extrémité est du village, à l'endroit à peu près où se trouve construite la maison de Jeanne d'Arc et Jules Saint-Pierre. Cette batteuse, on lui donnait le nom de batteuse à trèfle, mais on y battait aussi le mil et peut-être d'autres graminées. Pourquoi lui avait-on confié cette responsabilité ? C'était sans doute parce qu'il était un homme débrouillard, polyvalent et assez habile pour se tirer

de tous les embarras mécaniques.

Aiguiser pointilleux : Enfin, un artisan digne de ce nom sait donner la bonne coupe à ses outils. Papa était un excellent aiguiser d'égoïnes et de scies en tous genres. Il aimait les coupes bien faites, les tailles précises. Une égoïne à refendre avait juste le chemin qu'il fallait. L'égoïne de sa boîte à ongles était minutieusement affûtée et donnait des coupes d'un beau fini. Il ne travaillait qu'avec des ciseaux, un rabot, une varlope, une hache au tranchant bien aiguisé. Il n'appréciait pas particulièrement que l'on ébrèche ses outils dans nos tentatives de bricolage. Maman, très conciliatrice lorsqu'il ne s'agissait pas de ses instruments, tentait de convaincre papa que c'était le prix à payer pour nous occuper et nous apprendre le métier en nous amusant.

Beaucoup de gens lui confiaient l'aiguisage de leurs outils, ce qu'il faisait à peu près toujours gratuitement. S'il avait exigé un prix pour ses services, il aurait bien arrondi ses fins de mois.

Chez Garant : artisan monteur de roues

La contribution que papa a apportée au développement de l'entreprise d'Alphonse qui est devenue la compagnie Garant a été très importante. Avec monsieur Amédée Dumas, il figure parmi les plus vieilles mains qui ont secondé la famille d'Alphonse dès les débuts du modeste atelier à l'origine du grand complexe actuel... Je

reviens au montage des roues de ferme. Le pliage des jantes mis au point, le tournage des rais et des moyeux bien assuré, il fallait passer à l'assemblage de toutes ces pièces. Arthur a relayé Alphonse dans ce métier qui est devenu le sien et qui a disparu avec lui. Lorsque les véhicules de ferme ont abandonné la roue traditionnelle en bois pour la roue munie d'un pneu, tout un secteur de la production des usines Garant a cessé d'aller sur les roulettes... Au temps fort de la production, papa travaillait dix heures par jour, et le soir autant qu'il voulait et qu'il le pouvait pour fournir à la demande. Au dire de mon frère Conrad qui a assisté papa durant quelques années dans ce métier, environ mille paires de roues étaient assemblées annuellement au temps fort de cette production...

Ces roues de charrette étaient d'une résistance capable de défier l'éternité. Je suis sûr qu'il en existe encore quelque part dans l'oubli d'une remise. Au temps où il était de bon ton d'entourer son bungalow de clôtures de perches pour faire antique et d'exhiber à son entrée des roues à jamais immobiles, il m'arrivait de me demander si l'une ou l'autre n'avait pas été montée par mon père.

Les constructions qu'Arthur a réalisées sont encore bien solides et semblent avoir été érigées pour défier le temps. Mais qui se souvient à Saint-François de l'artisan qui en est l'auteur ? Si l'édifice peut défier le temps, la mémoire n'a pas la même durée.

Florence Guay, institutrice à 16 ans

*Florence Guay est née à Saint-Léon-de-Standon. À seize ans, elle doit quitter son adolescence pour tracer ses pas d'adulte. Isolée dans un rang de Saint-Malachie, loin de chez elle, elle apprivoise ses responsabilités de jeune institutrice. Elle ira parfaire ensuite sa formation et chercher d'autres diplômes et compétences. Pendant 35 ans, elle aidera ses élèves à préparer leur avenir. En 2008, elle a publié aux Éditions Floraison un livre intitulé **Ces enfants qui m'ont enseigné**. Dans ce livre, elle raconte son parcours d'enseignante et elle dit merci à tous ces jeunes qui lui ont tant appris de la vie. Nous publions ci-après quelques extraits de ce livre en pensant à tant de jeunes filles et femmes de la famille Lamonde et de la région qui ont eu un parcours similaire.*

J'avais seize ans et un diplôme d'enseignement entre les mains. Fraîche émoulue de l'École normale, j'étais consciente d'être bien jeune pour prendre la charge d'une classe. Si j'avais pu choisir, j'aurais préféré prolonger un peu ces années heureuses comme étudiante afin de me sentir plus aguerrie avant d'entrer dans le monde des responsabilités. Cette vie protégée, ces deux années dans le chaud giron d'un pensionnat, entre des murs que j'avais aimés, avaient été trop courtes. Trop brèves les amitiés rencontrées, trop vite goûtés les jeux insoucians, les cours de pédagogie, les essais en théâtre et le fourmillement de jeunesse où je nageais comme un poisson dans l'eau...

Ce matin de ma première journée d'enseignement, j'avais le sentiment très net d'entrer dans un rôle trop grand pour moi. Que n'étais-je plutôt assise sur les bancs de l'école pour un an ou deux encore comme les autres filles de mon âge! Ces années que j'avais

sautées dans mon parcours scolaire, voilà qu'elles m'avaient piégée, faisant de moi une adulte avant l'âge. Pourquoi avais-je choisi une profession qui demandait une maturité si précoce? Je ne pouvais revenir en arrière. L'heure était venue d'entrer dans mon métier d'institutrice. Et j'étais bien décidée à y mettre tout mon cœur.

Oui, l'heure était venue de monter sur la tribune et de gagner mon bureau dans l'attente de mes premiers élèves. Sans doute ma jeune sœur sentit-elle ma fébrilité. Je la devinais aussi nerveuse que moi, l'air sérieux dans sa petite robe verte à carreaux. Quant à moi, j'espérais que mes talons hauts me donneraient cette assurance qui me manquait et que mes cheveux remontés en coiffure haute contribueraient à me donner un air plus âgé et autoritaire, un air de maîtresse d'école quoi!

Venant de trois directions différentes, ils arrivèrent à tour de rôle. Les filles avec leur sac en bandoulière, les garçons le portant sur le dos, grâce à deux lanières passées devant chaque épaule. Ils entrèrent dans cette classe qu'ils connaissaient mieux que moi et choisirent chacun un pupitre. Un signe de tête dans ma direction, parfois un bonjour timide, et pour quelques-unes un beau sourire me dirent qu'ils semblaient pour la plupart heureux de revenir à l'école. La curiosité de voir de quoi avait l'air leur nouvelle institutrice entraînait sûrement en ligne de compte. Ils étaient dix devant moi. Ma classe était complète. L'espace d'un instant, je me pris à sourire intérieurement en pensant aux trente élèves et plus que comptait l'école du rang de mon enfance où madame Audet nous enseignait.

Dix élèves seulement, mais répartis sur six niveaux, de la pre-

mière à la septième année. À part le tout petit garçon qui commençait l'école et qui me regardait furtivement, l'air intimidé, la tête penchée et les bras croisés, tous me parurent disposés à ce qu'on commence joyeusement l'aventure de l'année scolaire. J'étais ravie de leurs beaux visages et de la vivacité de leurs regards. « Comment ne pas se sentir emballée devant cette jeunesse et ces yeux qui ne demandent qu'à te faire confiance? » pensai-je.

La première heure passée, les noms, âges et degrés notés, les présentations réciproques faites, il était déjà l'heure de la récréation. Dans la cour, ce serait au tour de ma jeune sœur de créer ses propres liens avec ces écoliers. Avec son entregent naturel, je la savais capable de se faire des amis assez rapidement. Je profitai de ce moment pour revoir mes notes, les livres et les cahiers nécessaires pendant l'année. À leur retour dans la classe, j'exposai aux élèves les règles usuelles de fonctionnement, ce que chacun savait par cœur bien sûr.

À l'heure du dîner, j'étais déjà fatiguée, le stress ayant sapé mes énergies, mais la journée n'était pas finie, loin de là. Pour m'encourager, je comptai mentalement les 3,75\$ que ces heures de travail m'avaient permis de gagner. Des sous qui seraient bienvenus pour commencer à payer mes études à mes parents.

Il me fallait remplir les heures à venir en plongeant dans l'organisation des matières, et ce, avec des degrés multiples. Comment expliquer une leçon à certains sans négliger les autres? ... Comment appliquer les principes pédagogiques reçus à l'École normale avec tant de niveaux réunis? Perfectionniste, je tenais à mettre

L'histoire d'Auguste

*Le récit qui suit est d'Anne-Marie Lamonde, fille d'Évariste (à Émile). En 2007, elle a publié quelques textes avec un groupe. Le livre, de 178 pages, s'intitule **Feuilles d'Automne**. L'éditeur est Roger Langlois. Dans cet écrit, Anne-Marie raconte un événement malheureux survenu dans sa famille il y a quelques décennies et comment la solidarité familiale s'est déployée, afin que la vie puisse continuer. Merci à Anne-Marie de nous avoir autorisé à reproduire ces propos.*

Certains événements de la vie viennent bousculer notre existence de façon définitive. Un jour, par un mauvais coup du sort, nous sommes confrontés à une dure réalité. Ce fut le cas pour notre famille, il y a maintenant presque trente ans. Un terrible accident d'automobile a laissé mon frère Auguste dans le coma pendant un long mois. Il avait trente-quatre ans et était célibataire.

Des séquelles importantes au cerveau l'ont forcé à une longue réadaptation. Il a cependant perdu la mémoire immédiate, ce qui l'oblige depuis à un encadrement continu.

Mes parents ont été très angoissés et perturbés par cet événement, mais mon père refusait de baisser les bras malgré son état de cardiaque. Quant à nous, frères et sœurs, déjà accaparés par les besoins de nos jeunes enfants, nous vivions une sorte de cauchemar et nous nous sentions démunis. Bêtement, nous en voulions aux médecins de n'être pas plus compétents.

Tour à tour, nous lui rendions visite à l'hôpital. Mes parents parfois l'amenaient à la maison

quelques heures. Les travailleurs sociaux ont informé un jour la famille des démarches à entreprendre, Auguste n'ayant plus la capacité de gérer seul son existence. Il fallait former un conseil de famille et nommer un tuteur responsable de la curatelle. Le jour où cette procédure devait être entérinée par la cour, voilà que notre père meurt subitement en déneigeant sa voiture.

Les mois ont passé, notre frère était toujours hospitalisé, mais petit à petit, grâce à différents programmes, au support présent et continu de la SAAQ (contrairement aux critiques entendues) et suite au travail des éducateurs spécialisés, nous avons commencé à voir une certaine amélioration, il semblait retrouver un peu d'autonomie.

Aujourd'hui, Auguste mène une vie relativement normale dans un milieu familial : notre frère aîné, vivant alors sur la ferme familiale, et sa femme, en ont accepté la garde. Un beau-frère soutenu par sa conjointe a bien voulu du rôle de tuteur. Grâce à son dynamisme, Auguste a son atelier près de la maison et peut accomplir un travail de

simple menuiserie; ainsi, il a le sentiment d'être utile et plus autonome. Une personne responsable l'accompagne, une ou deux fois par semaine, dans ses loisirs, principalement les quilles, auxquelles il est passablement habile malgré, selon ses propres paroles, « qu'il a dû adroiter » sa main gauche, ayant à toute fin pratique, perdu l'usage de son bras droit. Il fait partie d'une ligue où il a la possibilité de rencontrer souvent les mêmes personnes.

Enfin, chaque fin de semaine, le samedi ou le dimanche, selon un horaire pré-établi, l'un d'entre nous s'occupe spécialement de lui : dîner, visite, sortie, promenade, souper, etc. Comme il ne peut apprécier ces moments qu'au présent, il les note dans ce qu'il appelle sa « tête de poche » (petit calepin qu'il porte toujours sur lui). Et cela dure depuis vingt-huit ans.

Quand je revois dans ma mémoire ces souvenirs de notre détresse et que je regarde la situation actuelle, je me dis qu'il faut faire confiance à la vie et croire en la force de la famille.

Florence Guay, institutrice à 16 ans *(suite)*

en pratique ces méthodes, ne pouvant me résigner à donner du travail à mes élèves alors que les différentes étapes d'une leçon modèle n'avaient pas été respectées. Naïveté, professionnalisme ou inconscience? Les trois peut-être.

J'allais donc découvrir au fil des

jours comment y arriver. Je vis que ce n'était pas facile, mais possible. J'ai fait des compromis, des arrangements et des expériences. Il y avait en moi une grande capacité d'adaptation que je découvrais. De plus, habitués à travailler dans une classe à degrés multiples, mes

élèves manifestèrent beaucoup de compréhension et de bonne volonté face à mes nouvelles méthodes, me confortant dans le sentiment que nous étions sur la voie de l'apprentissage et de la réussite.

Patrimoine religieux de Bellechasse

Le 4 octobre 2009, la Société historique de Bellechasse a lancé, devant plus de deux cents personnes, son dernier livre **Patrimoine religieux de Bellechasse**. De nombreux invités spéciaux étaient présents, tels Michel Lessard, Gaston Deschênes, Yves Hébert et l'éditeur GID. Le livre compte 324 pages, 450 photos et de nombreux textes sur l'histoire de Bellechasse. Il fait place aux vingt municipalités et vingt-et-une paroisses que compte la MRC. Intérieurs et extérieurs d'église, presbytères, croix de chemin, couvents et cimetières. Un livre dont l'intention est de faire connaître et aimer le patrimoine afin que les populations locales se l'approprient et lui donnent un avenir. Les auteurs : Jean-Pierre Lamonde, Gisèle Asselin, Paul St-Arnaud et Yvan Gravel.

Nous reproduisons ci-après l'avant-propos du livre, afin de vous mettre dans l'atmosphère de cette publication qui sent bon le pays où nous avons tous été élevés. C'est le récit d'une rencontre bien spéciale. Un grand-père, issu de la période de la grande croyance et de la pratique fervente de la religion catholique, se sent investi de la mission d'expliquer à son petit-fils, et par là aux générations qui suivront, ce qu'était la pratique religieuse de ses ancêtres et comment se sont édifiées en Bellechasse toutes ces paroisses où il y avait couvent, presbytère et église qui ne désemplissaient pas. L'enfant, dont le meilleur ami est arabe, vit dans la grande ville, en marge des courants religieux qui ont façonné son grand-père. Que retiendra-t-il de toute cette leçon ? Au moins, le grand-père sentira qu'il a fait de son mieux, pour la suite du monde !

Par Jean-Pierre Lamonde

Mes petits-enfants m'appellent grand-père. En fait, je m'appelle Pierre, mais je pourrais m'appeler Hervé, Serge, Claude, Réjean, Benoit, Denis ou Paul. Dix générations m'ont précédé depuis le temps de la Nouvelle-France, à l'île d'Orléans, puis à Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille, à Saint-Pierre-du-Sud et ensuite à Saint-François-du-Sud dans ce qui avait été la seigneurie de Bellechasse. Maintenant, je suis de Saint-Charles et de Saint-Philémon, de Saint-Henri et de Saint-Léon-de-Standon, de Saint-Vallier et de Saint-Lazare. J'ai fait de Bellechasse mon pays.

J'ai été élevé dans l'eau bénite. Le lendemain de ma naissance, j'ai été baptisé et je faisais officiellement partie de l'Église de Dieu. À six ans, j'ai fait ma première communion et à douze, j'ai reçu le sacrement de confirmation. Mes parents croyaient en Dieu, respectaient les prêtres, fré-

quentaient l'église et les sacrements. Mon père n'était pas dévot, mais il avait des petites sœurs religieuses, un oncle curé, et il pratiquait sa religion comme sa mère le lui avait appris, tout simplement. Du temps de la messe en latin, il y récitait son

chapelet et, durant le sermon du curé, sommeillait discrètement, habitué qu'il était au travail des champs. Ma mère était beaucoup plus portée sur la prière et les dévotions. Elle craignait Dieu et s'en remettait facilement à lui. Je dirais qu'elle avait le sens



Gisèle et Jean-Pierre Lamonde lors du lancement du volume à l'église de Saint-Charles.

Photo : Yannick Lamonde

du sacré. À la maison, elle nous faisait réciter les prières du matin et du soir, et à table une autre prière pour remercier. Elle nous expliquait qu'il était important de remercier Dieu pour tout ce que nous avions et que tant de personnes n'avaient pas. Alors que nous jouions à la balle avec les enfants du voisinage, elle interrompait nos jeux pour le chapelet en famille et les multiples invocations aux saints et saintes qui avaient pour mission de nous protéger. Quand le tonnerre se faisait menaçant, elle sortait l'eau bénite et en aspergeait la maison. Superstition ? Peut-être pas. Une mère, ça protège sa famille. Dans nos campagnes, la plupart des gens étaient des Canadiens français catholiques tricotés serrés. Les autres étaient regardés avec méfiance. Dans toutes les paroisses de Bellechasse, de Beaumont à Saint-Damien et Saint-Nazaire, de Saint-Henri à Saint-Malachie, les gens étaient tous ou presque des pratiquants aussi fidèles.

Mon petit-fils citadin vient parfois nous voir avec ses parents. Il n'est pas baptisé. Ses parents veulent qu'il en décide lui-même quand il aura l'âge des choix. Il aime les histoires que je lui raconte. « Grand-papa, me dit-il à sa dernière visite, ça fait plusieurs fois que tu me dis que tu vas m'expliquer la religion qu'il y avait quand tu étais petit ». « Seigneur, aie pitié de moi ! » me suis-je dit en moi-même. Comment expliquer à un enfant toutes ces choses que je ne connais pas vraiment bien ? Au dedans de moi, j'ai pourtant la ferme conviction qu'il faut dire à

nos enfants et petits-enfants ce que nous avons été durant toutes ces générations ; comment la poignée de Français que nous étions s'est établie et a essaimé en Bellechasse et ailleurs ; comment, de la première à la dernière paroisse, les habitants ont demandé de pouvoir construire une église afin d'en être près et d'avoir les secours de la religion au moment de la mort. La pratique de notre religion fut bien sûr un phénomène de masse, avec le côté social que cela comporte, mais ne nous a-t-elle pas aidés à traverser le traumatisme de la conquête britannique et à nous réintégrer dans notre propre Histoire ? Il faut transmettre la mémoire pour devenir ce que nous devons être. Tout grand-père que je sois, pourquoi me suis-je mis dans l'obligation d'expliquer tout ça ? Les souvenirs sont-ils faits pour être ruminés ou partagés ? À chacun son idée !

Cela se passa un dimanche. Il y avait messe à l'église du village. Je décidai d'y amener mon petit-fils, pas pour lui donner la foi, car j'en ai bien peu à transmettre, mais pour raconter ce que je sais. Après la messe, alors que la centaine de personnes présentes évacuaient l'édifice, j'ai demandé au sacristain de ne pas m'embarquer et, mon petit-fils et moi, nous sommes assis dans le premier banc en avant, là où le seigneur des lieux avait le sien autrefois. Et je lui parlai ainsi.

« Au début de la Nouvelle-France, il y avait quelques douzaines de colons installés sur les terres que les seigneurs leur avaient concédées au bord du fleuve, de Lauzon jusqu'en bas. C'était un peu avant 1700.

L'évêque de Québec avait créé une sorte de grande paroisse qui s'étendait à toute la Côte-du-Sud. À l'occasion, des prêtres missionnaires venus de Québec célébraient une messe chez les colons qui en profitaient pour faire baptiser leurs nouveau-nés et recevoir l'enseignement chrétien. Avec le temps, la population augmenta un peu. L'évêque décida alors de créer une paroisse pour la seigneurie de Lauzon, puis pour celles de Beaumont et de La Durantaye. Un peu plus tard, l'évêque sépara la paroisse de Saint-Michel-de-la-Durantaye en deux, soit Saint-Philippe et Saint-Jacques (Saint-Vallier) à l'est, et Saint-Michel à l'ouest.

Un jour, il n'y eut plus de terres disponibles sur le bord du fleuve. Les gens qui en voulaient durent aller occuper des espaces derrière les terres déjà cultivées et plus loin encore, comme à Saint-Henri, Saint-Charles, Saint-Gervais, Saint-Raphaël, Saint-Anselme et Sainte-Claire... » L'enfant m'écoutait avec mes histoires de grand-père, tout en regardant un partout dans l'église, intéressé par les formes et les symboles, les colonnes et les chapiteaux, la hauteur de la voûte et les nuages d'encens qui s'y promenaient encore. « Est-ce que ça t'intéresse ce que je te raconte, » lui demandai-je ? « Bien oui grand-papa, répondit-il, mais je voudrais savoir à quoi ça sert l'escalier sur le mur là ». « Ouais, dis-je, arrêté dans mon élan, c'est bien que tu sois curieux, c'est comme ça qu'on apprend. Alors, ce joli petit escalier, c'est pour monter dans la chaire. La chaire, c'est la cuve toute décorée que tu vois au haut de l'escalier sur le

mur. Avant qu'il y ait des microphones et des haut-parleurs dans l'église, le prêtre montait dans la chaire pour expliquer la parole de Dieu et donner ses conseils aux paroissiens. Tu vois le petit toit au-dessus de la chaire, ça s'appelle un abat-voix. Est-ce que tu trouves ça beau ? » « Oh! Oui, grand-papa, et à quoi ça sert les décorations au plafond demanda-t-il en regardant vers le haut ? » « Dans une église, lui dis-je, le plafond, ça s'appelle une voûte. Ce que tu vois là-haut sur la voûte, c'est une gloire rayonnante : un cercle d'abord et, au-dedans, des rayons comme ceux du soleil pour rappeler la gloire et la puissance de Dieu. L'oiseau qui y est sculpté, c'est une colombe. Elle représente l'Esprit-Saint qui éclaire notre cœur de chrétien ». « Ah, répondit simplement le petit-fils. » Je lui proposai de me laisser continuer mon histoire et qu'ensuite nous reviendrions sur les sculptures et ce qu'elles représentent.

« Ainsi, nous étions arrivés à la période de la naissance des nouvelles paroisses, en arrière de celles du bord du fleuve. Les choses se sont toujours passées de la même façon pour la création d'une nouvelle paroisse : ce sont les habitants qui, se sentant trop loin de leur église d'appartenance, demandaient à l'évêque qu'une chapelle soit construite chez eux et qu'un prêtre vienne les voir de temps en temps pour les sacrements. Au bout de dix ou vingt ans, la population du secteur s'étant développée, les habitants demandaient une église et un curé. La paroisse de Saint-Raphaël est issue de celles



de Saint-Michel et de Saint-Vallier, la paroisse de Saint-Cajetan d'Armagh est issue de Saint-Raphaël. À chaque nouvelle paroisse, il fallait construire une nouvelle église, un presbytère, un cimetière et parfois un couvent quand des religieuses voulaient bien s'y installer. Dans Bellechasse, vingt paroisses catholiques et une paroisse anglicane se sont ainsi édifiées. L'église, le presbytère et le couvent sont le noyau central autour duquel, après la Conquête, se développa le village avec ses artisans, ses rentiers, ses commerçants et ses villageois. Aujourd'hui, on ne peut pas imaginer un village rural sans un tel cœur. Récemment, l'église d'un petit village en Beauce a brûlé. Nous avons vu les gens le lendemain. Ils disaient

qu'ils avaient perdu leur identité et leur âme et demandaient qu'on reconstruise. On peut reconstruire, mais... » « Mais, grand-papa, intervint à nouveau mon petit-fils, tu m'avais dit que tu m'expliquerais la religion que le monde avait quand tu étais un petit garçon comme moi. » « Oh là là! me dis-je, je ne pourrai donc pas y échapper. D'accord, repris-je, mais il va falloir que tu sois patient, ce sera peut-être long. Je vais faire de mon mieux. Quand, j'étais petit, nous avions tous la foi, ma mère, mon père, mes sœurs et mes frères, mes cousines et mes cousins, puis les voisins et tout le monde de la paroisse. Même dans les paroisses des alentours, c'était comme ça. » L'enfant ne laisse pas tout passer et me demande ce

que ça veut dire la foi. « La foi pour nous, lui dis-je, c'était croire en Dieu et obéir à l'enseignement de l'Église. » Ce fut la meilleure réponse qui me vint à l'esprit. L'enfant aurait certes voulu en savoir plus, me parler de son ami Nassim à l'école qui prie Allah, mais je m'empressai de continuer. « L'Église catholique, c'est une organisation énorme. Il y a un grand chef à Rome qu'on appelle le pape et tout le monde s'incline devant lui, puis des sous-chefs dans les pays qu'on appelle les évêques puis des curés dans les paroisses.

Nous, on avait le curé Bédard. C'était un homme sévère, mais pas méchant. Pour le chant, il avait une belle voix. Quand il était fâché par quelque chose, au lieu de crier, il sortait de sa maison, le presbytère, et faisait débouler les cordes de bois derrière chez lui puis les recordait pour se calmer. Mon père disait que c'était mieux de faire ça que de frapper quelqu'un.

Parlons de la religion de nos ancêtres et du temps où j'étais grand comme toi. Le curé Bédard organisait toutes les semaines une grand-messe pour les paroissiens. Chez nous, mon père avait un banc à l'église pour notre famille et c'est là que nous nous placions tous les dimanches pour la messe. Ceux qui n'avaient pas de banc restaient debout derrière ou bien venaient à la basse messe. Comme nous étions nombreux à la maison, certains devaient aller à la basse messe. C'était un devoir d'aller à la messe du dimanche, les deux genres de messes étaient aussi bons l'un que l'autre et les gens

ne semblaient pas se faire prier pour y aller, sauf certains hommes qui sortaient sur le poron pour jaser et fumer. Le curé Bédard n'aimait pas ça. Aller à la messe, c'est pour prier, disait ma mère, mais c'était aussi une façon de se rencontrer, de prendre des nouvelles des uns et des autres. C'était même une occasion pour les grands garçons et les grandes filles de se faire des sourires. Les vieux du village allaient à la messe en semaine aussi, afin probablement d'être sûrs d'avoir une meilleure place au ciel plus tard. » J'anticipai la question du petit-fils et lui expliquai que le ciel, c'était là-haut, là où était Jésus, Dieu et tous les autres et que c'était difficile à expliquer.

Ce que nous apprenions dans les cours de religion à l'école, petit-fils, c'est que la vie sur terre, ce n'était pas très important, ça servait seulement à préparer sa vie future dans le ciel, la vie éternelle. Alors, on ne posait pas de questions, on voulait tous aller au ciel et on faisait ce que le curé Bédard demandait, et il en demandait beaucoup. L'année était divisée en plusieurs périodes. Pour nous, la plus belle, c'était celle de Noël. À la messe de minuit, on entendait non seulement les plus beaux chants dans l'église tout illuminée, mais on recevait au retour à la maison des petits cadeaux et on faisait un réveillon, comme un repas avec beaucoup de gâteaux et de confiture. On nous avait fait désirer ardemment cette fête parce que, durant tout le mois de décembre, on appelait cette période l'avent, il y avait des privations de nourriture et de sucre à la maison et on nous expliquait que c'était pour

devenir meilleurs et que ce serait fini à Noël. Ensuite, c'étaient les jours de Fête, comme le Jour de l'an, l'Épiphanie et, après quelque temps, on fêtait le Mardi gras et alors recommençaient les privations de nourriture du carême et les parents nous promettaient qu'à Pâques, ce serait terminé. Alors, sagement et pieusement parfois, on allait à tous ces offices comme le Mercredi des Cendres et les Quarante-Heures, les quatre dimanches du carême, celui des Rameaux, le Jeudi saint, le Vendredi saint et enfin Pâques. L'église était toujours pleine, et c'était comme ça dans tout Bellechasse, Lauzon et Dorchester. Le curé, qui avait des costumes de plusieurs couleurs selon les périodes, parlait longtemps et fort, et il demandait aux paroissiens d'être bons et généreux.

Généreux, cela voulait dire donner de l'argent à la quête. Il y avait des sous noirs, des cinq cents, des dix cents et des vingt-cinq cents dans la tasse à grand manche du marguillier qui faisait la quête. Le maire donnait un billet de 5 \$ plié en huit pour ne pas être remarqué, mais tout le monde savait que c'était lui. Un bout de temps après Pâques, c'était la Fête de l'Ascension, puis celle de la Trinité, de la Pentecôte et ensuite la Fête Dieu, très belle celle-là parce qu'on faisait une grande procession en chantant dans le village tout pavoisé de drapeaux et orné d'arches en sapin. Toute l'année était comme ça. Un cycle perpétuel, comme les saisons, froides en hiver, chaudes en été. Les paroissiens priaient pour avoir leur place au ciel et ne pas aller en enfer. Un

jour, un prédicateur est venu et nous a parlé de l'enfer. Tout le monde a eu peur d'aller là où brûlent sans brûler les personnes qui ont eu une mauvaise conduite sur la terre. À la quête, il y eut moins de sous noirs et plus de blancs.» « Grand-papa, à quoi ça sert les gros tuyaux là-bas? Je ne voulais pas t'interrompre grand-papa, ajouta l'enfant. » « Ah! Au jubé là-haut derrière, dis-je, ce sont les tuyaux d'orgue. C'est un orgue de marque Déry, le seul de ce type en Bellechasse. Quand l'organiste se laisse aller, c'est magnifique. Toute l'église est remplie de sa musique. En fait, on voit les gros tuyaux, mais il y a des centaines de tuyaux plus petits derrière. »

L'enfant profita de la brèche pour poser une autre question, portant cette fois sur le grand banc près du mur sud. « Ah oui, dis-je, le banc d'œuvre pour les marguilliers responsables avec le curé de l'entretien de l'église. C'est un beau banc sculpté en érable, fini noyer et, derrière au mur, on voit en applique un dorsal représentant le saint patron de la paroisse. » « Grand-papa, t'es-tu déjà assis dans ce banc, » demande l'enfant? « Moi, non, mais ta grand-mère oui, dis-je, car elle a été marguillière. Je continue, petit-fils? » « D'accord! »

« Comme encore aujourd'hui, il y avait autrefois des morts et des funérailles. Mais quand j'étais enfant, une messe de funérailles, c'était bien triste. Le sacristain mettait des tentures noires aux fenêtres, des banderoles noires suspendues au choeur et le prêtre s'habillait de noir aussi. Les

chants de la messe étaient très tristes. C'était comme ça, nous en avions des frissons. La grande question qu'on se posait en nous-mêmes, c'était de savoir si la personne décédée s'en allait au ciel ou en enfer. Comme on ne savait pas trop, on disait qu'elle était au purgatoire, un endroit pas très confortable, en attendant mieux.

Je ne suis pas sûr que tu sois encore avec moi, dis-je à mon petit-fils. » « À vrai dire, me répond-il, je ne comprends pas tout, mais un peu. » « Si tu permets, je vais terminer, lui dis-je alors, et tu sauras presque tout. Dans les rangs, loin du village, il y avait des croix de chemin élevées par des familles qui avaient fait des promesses pour la guérison d'un enfant, d'une maman. Durant la belle saison, surtout durant le mois de mai qui est le mois de Marie, les gens allaient prier ensemble à la fin du jour à la croix de chemin, car ils ne venaient pas souvent au village, n'ayant pas d'automobile.

Ah, il y a encore des fêtes dont je ne t'ai pas parlé. La Toussaint, par exemple, c'était la fête de toutes les personnes de nos familles qui sont au paradis. Le lendemain, c'était le jour des Morts. Le 2 février, il y avait la Chandeleur ou fête de la lumière. C'est le moment de l'année où les jours commencent à rallonger. Avant l'Ascension, il y avait la fête des rogations pendant laquelle les cultivateurs venaient faire bénir les graines de semence pour obtenir une bonne récolte. Au début de l'été, nous avions la fête de saint Jean-Baptiste, en juillet

c'était la fête de sainte Anne, en novembre celle de sainte Catherine. Alors, tu vois, été comme hiver, le curé réunissait son monde à l'église, sa belle église. Tu sais, les églises sont toutes belles qu'on soit à Saint-Nérée, à Saint-Anselme ou à Notre-Dame-Auxiliatrice-de-Buckland. Elles ont été conçues par des architectes et décorées par des artistes de grand renom. Une belle église, avec un grand retable et des dorures, c'est plus attrayant. Elles ont été entretenues pendant de nombreuses générations grâce à nos ancêtres qui ont mis leurs cennes dans la tasse du marguillier pour entretenir l'église et faire vivre le curé. J'arrête là-dessus, petit-fils, le sacristain va s'impatienter si on ne sort pas. » « Mais grand-papa, pourquoi ce n'est plus comme avant, » s'interroge l'enfant ? « Oh là là! lui répondis-je, il n'y a plus grand-chose comme avant, tu sais. Il faudrait des heures pour parler de tout ça.

Disons que la pratique assidue de la religion a été importante pour nous, elle nous a aidés, mais peut-être que le curé prenait trop de place dans nos vies. La pratique de la religion, c'est peut-être plus un choix personnel, une affaire de cœur entre Dieu et toi plutôt qu'une obligation pour tout le monde. Enfin, je vais penser à ça et on reviendra parler de ça un bon dimanche. Viens voir en sortant les belles statues de Jobin, un artiste de grand talent, puis les toiles de la Collection des abbés Desjardins. Viens, on se reprendra si tu veux ! Promis! »